

DÉCHET ET IMAGINAIRE : LE PARADIGME DU CORPS ÉTRANGER TOXIQUE

Yann Cochin* - Dominique Lhuilier**

Sociologue, DER-GRETS - Maître de conférences, Université Paris 7

Cette étude qualitative analyse, à travers les représentations individuelles et collectives du déchet et de la décharge, l'imaginaire associé à des objets. Ces associations éclairent les résistances à l'information et la dynamique de rejet, d'opposition que suscitent les projets d'implantation d'installation de traitement des déchets.

Le dégageant des significations imaginaires du déchet-décharge suppose l'accès et le recours à l'action. Elle seule permet de ne plus se vivre comme exposé à la charge mortifère du déchet, de restaurer une position à la fois de sujet et d'acteur.

Through the individual and collective representations of waste and landfill, this qualitative study analyses the imagination linked to these two topics. The established links clarify the resistance to information and the dynamic of rejection as well as the opposition in reaction to projects of implantation and installation of waste treatment devices.

Exposing the misunderstanding of the imagined signification of waste and landfill allows the possibility of action. Only such action provides the opportunity not to feel exposed to the menace of waste but to restore the position of the individual actor.

L'accroissement des préoccupations relatives aux menaces sur l'environnement s'accompagne d'une fluidité des objets de peur et d'une usure rapide des thèmes évoqués dans le discours social : la pollution des eaux détrône l'atteinte de la couche d'ozone, la figure menaçante du nucléaire perd de sa crédibilité au profit des risques associés au réchauffement de la terre, les gaspillages et l'épuisement des ressources naturelles ouvrent sur l'envers du décor, la production d'une masse croissante de déchets. Les multiples tentatives de localisation du danger échouent à éliminer la peur comme si elle s'était généralisée, s'inventant toujours de nouveaux objets et résistant à toute stratégie d'objectivation, d'ontologisation. L'élection temporaire d'une menace fétiche cherche à circonscrire la peur mais l'exigence de désignation et de délimitation d'une aire de catastrophe doit composer avec la fragilité et la mobilité des représentations des dégâts infligés à l'environnement.

La construction sociale du problème de la gestion des déchets prend aujourd'hui le devant de la scène : « nous entrons dans la civilisation du déchet », nous rappelle-t-on avec insistance. La production de déchets ne constitue pas à l'évidence un fait nouveau, mais on observe un renversement d'attitude à son égard : alors que dominait une volonté constante d'ignorance à l'égard du devenir des restes de notre consommation, ceux-ci apparaissent aujourd'hui faire irruption dans l'espace public.

C'est dans ce contexte que le ministère de l'Environnement a commandé une recherche visant à explorer les images et les processus mobilisés par les représentations des déchets et des décharges.

Au point de départ de cette commande étaient relevées les difficultés rencontrées par tout projet d'implantation de décharge des déchets industriels toxiques. La mobilisation d'associations écologistes et des populations locales témoignait d'une résistance à l'information, de réactions passionnelles et la conflictualité des débats est interprétée comme autant de phénomènes et de conduites dites irrationnelles.

Partant de la mobilisation d'une dynamique de rejet, d'exclusion, du secret qu'entraînent les notions de déchet et de décharge, la recherche explore comment les caractéristiques de l'objet déterminent les représentations individuelles et collectives.

Deux terrains, choisis en collaboration avec les Directions régionales de l'industrie, la recherche et l'environnement ont permis l'approche comparative, l'un de type urbain et péri-urbain sans décharge de classe I mais comportant de nombreuses industries productrices de déchets, l'autre rural où une décharge est installée depuis plusieurs années.

LE DÉCHET COMME MENACE

Dans l'opposition, maintes fois indiquée dans les discours, entre le passé et le présent, le déchet apparaît aujourd'hui comme une menace du fait d'une remise en cause des repères spatio-temporels.

Le circuit habituel du détrituel le conduit de l'espace privé à l'espace public, de l'espace domestique à la rue ou aux espaces périphériques et en marge, plus ou moins institués comme lieu de dépôt, d'abandon. La différenciation des

espaces dans leur association avec leurs contenants opère non seulement une classification mais aussi une hiérarchisation. Parce que l'indifférenciation est synonyme de chaos, l'esprit opère selon une logique fondée sur des oppositions binaires qui ont pour but de classer, répertorier les éléments du monde naturel et du monde social. L'entretien de l'ordre symbolique impose une différenciation et une stabilisation des rapports de ce qui est classifié. Or l'analyse des discours indique qu'aujourd'hui le déchet fait irruption hors des espaces marginalisés et abandonnés. Ce qui différencie et sépare est remis en cause. Les barrières se font perméables et les oppositions constitutives des repères habituels sont brouillées. La confusion des espaces s'accompagne d'une remise en cause de la distinction entre le caché et le manifeste, l'être et le paraître : ce qui devrait être caché est exposé aux regards, ce qui est manifeste n'est plus crédible. Les dichotomies telles que propreté/saleté, pureté/impureté, bénéfique/maléfique, ordre/désordre se fissurent au point que la vie même paraît menacée.

Le déchet, « ce monstre qui prolifère », sort de sa boîte d'oubli pour se répandre hors des espaces attribués et se multiplier à l'infini. De plus on assiste à un accroissement des flux : les déchets circulent ! Ainsi, non seulement nous serions contraints à apprendre à vivre avec nos déchets que nous ne voulions plus voir, mais nous sommes confrontés à « ceux des autres ». La distance n'est plus préservée d'autant que s'est opérée une transformation du rapport à l'espace.

A l'image d'un espace sans limite succède celle de sa finitude, comme si la terre, dans cette évaluation avait rétréci, était devenue trop petite pour pouvoir entasser nos déjections. Ces évolutions mettent en péril les processus de mise à distance et de dégagement habituellement mobilisés. L'abandon du déchet signait sa non-appartenance et permettait de se défaire de son emprise. En le soustrayant du champ perceptif, l'objet disparaissait du même coup de l'activité de pensée. Or aujourd'hui, tant la quantité de déchets que leur mobilité et les transformations de l'espace ne permettent plus le dépôt et l'oubli.

La question des déchets est aussi un indicateur des dérèglements du rapport au temps. Les modalités selon lesquelles les déchets s'inscrivent dans la dimension du temps, c'est-à-dire les processus temporels dont ils sont le produit, leur irruption soudaine en tant que « sortie du temps », les problèmes de recyclage, c'est-à-dire de leur insertion dans un nouveau cycle temporel, les difficultés à se représenter l'avenir en matière de gestion des déchets... constituent autant d'aspects caractéristiques des évolutions de la temporalité.

Auparavant le déchet, objet déchu, disparaissait en se soumettant aux lois du cycle naturel. Évacué dans des espaces dépotoirs, il n'existait plus ou était confié au temps censé assurer la décomposition spontanée de ses composants. Aujourd'hui, la menace serait associée à un double processus qui introduit une rupture dans nos repères temporels traditionnels : un raccourcissement de la vie active des objets et une longévité posthume accrue. Il signale à l'homme son impuissance à être le maître du temps. La technologie ne peut

apporter ici que des outils de mesure d'un temps artificiel. Le temps est du côté du corps et l'impossibilité d'en maîtriser le cours confronte l'humain à l'angoisse devant la mort.

LE DÉCHET ET LA MORT

L'expérience commune de la relation au déchet est celle des déchets humains que sont par excellence l'excrément et le cadavre.

Le changement de statut que connaît l'objet, quand il est jeté, le fait basculer dans un autre monde : le moment critique de la vie du corps comme celle de la marchandise est l'instant où l'objet quitte un ordre pour rentrer dans son envers, celui de la non-vie, de la non-marchandise. La chute de l'objet hors du champ des valeurs positives le précipite dans celui qui est associé à leur négativité : ce qui ne sert à rien, ne produit rien, ne vaut rien, n'est plus rien.

L'excrément est bien ce qui sort du corps et qui permet la première expérience du corps mort issu du vivant. Quant au corps devenu cadavre, il constitue une évidente menace à la quête fantasmatique d'immortalité. Le cadavre, ce qui a irrémédiablement chuté, signe les limites de la condition du vivant et le déchet rappelle la fragilité des frontières entre la vie et la mort. Même morts et enterrés, les déchets demeurent actifs et leur durée de vie dans la mort défie notre représentation de la temporalité.

La portée mortifère du déchet s'illustre dans sa toxicité comme si, condamné et expulsé, il faisait retour pour détruire à son tour.

L'organisation des discours sur le déchet et la décharge laisse apparaître un ordre de représentation construit dans le heurt de deux lignes associatives : corporité et technologie. Du côté de la corporité, l'excrément est le prototype du déchet humain, prototype ancré dans toutes les premières phases de la construction de l'image du corps. Ici la représentation du déchet comme objet persécutant renvoie à l'effraction de la barrière protectrice dedans-dehors et à l'attaque de la nécessaire différenciation entre l'intérieur et l'extérieur. Attaque qui confère à l'objet déchet-décharge le pouvoir de nous entraîner dans la confusion originariaire de l'indifférencié, dans l'abjection de la souillure.

Du côté de la technologie, les associations fonctionnent sur le registre de la maîtrise, du contrôle, de la domination. Le progrès technologique indéfini rendrait le déchet idéalement résorbable par cette même technologie. Mais cette idéalisation est aussi, par retournement, menaçante quand se profilent des signes d'impuissance ou de déficience. Le déchet apparaît alors aussi comme un retournement de la puissance technologique et industrielle en charge de mort. Le mythe prométhéen est ici convoqué : la transgression, que représente l'appropriation de la connaissance et la quête d'une toute-puissance, suscitera des déchaînements dont le terme ne peut être que souffrance infinie.

La faute, quand elle n'est pas associée à la puissance démesurée de la technologie renvoie au plaisir anal coupable : être sale ou salir l'autre de ses déjections, l'attaquer, l'envahir, le pourrir.

L'objet déchet-décharge s'inscrit dans la transgression et marque une déficience majeure du symbolique. Il apparaît comme la preuve d'un double échec, de l'ordre et de la propreté. Il menace le double étayage par lequel l'humain advient dans la ligne du vivant : la constitution du schéma corporel avec sur ce plan le risque d'un retour vers le primat du corporel-pulsionnel sur le culturel et la constitution du social avec sur ce plan le risque de la vengeance d'une nature qui, échappant à la domination à laquelle l'homme tente de le soumettre, le domine à son tour.

L'IMAGINAIRE COMME FILTRE À L'INFORMATION

Face à la déficience du symbolique, imaginaire et réel sont en collusion. Ce dernier faisant l'objet d'une réceptivité sélective pour alimenter, par les dysfonctionnements et les risques réels, les angoisses et le danger imaginaire. Le rapport aux déchets-décharges est dominé par des images de désordre, d'anomie, de chaos (la décharge ne peut être sauvage, les déchets prolifèrent, nous envahissent, nous exposent à la contamination et à la souillure...) des images d'emprise, de transformation du sujet en objet à travers un imaginaire de la persécution, des images d'effraction (dilution, non-étanchéité, non-fiabilité, pénétration, infiltration...) l'enveloppe corporelle et par extension toutes les barrières et frontières sont atteintes.

Le faible niveau d'information de la « population » sur la gestion des déchets (production, composition, traitements...) ne manque pas d'étonner si on recense l'ampleur des actions d'information-communication mises en œuvre par les différentes catégories d'acteurs : les médias, les industriels, les pouvoirs publics, les associations...

Comment comprendre ce décalage entre les moyens d'information mis en œuvre et le fait que la cible visée paraisse si peu atteinte ?

Il est ici nécessaire de s'interroger sur la réceptivité du public : celle-ci n'est pas indépendante des stratégies de communication déployées, mais, plus fondamentalement, ce sont les significations imaginaires de l'objet déchet-décharge qui éclairent les obstacles à la symbolisation, les difficultés de construction de représentations qui ne viennent pas buter sur la force du refoulement et la mobilisation des mécanismes de défense contre l'anxiété.

L'imaginaire associé aux déchets constitue un filtre à l'information. Ou, plus exactement, l'information vient prendre place dans cet imaginaire de la persécution : l'accrochage à des images symboliques de la violence du déchet indique combien la réceptivité est sélective. « Des fûts éventrés, des milliers », « des seringues », « des carcasses rouillées », « un furoncle dans le paysage », « une plaie suintante », « asphyxiés par nos déjections »... la réalité se trouve saisie à travers le prisme du fantasme et l'information retenue est celle, spectaculaire et spectaculairement médiatisée, des catastrophes grandes ou petites de Montchanin à Tchernobyl en passant par Seveso.

DE L'INFORMATION À L'ACTION

Le dégagement de l'imaginaire de l'emprise du déchet suppose l'accès et le recours à l'action. Elle seule permet de renverser les termes de la confrontation, de ne plus se vivre comme exposé à la charge mortifère du déchet, de restaurer une position à la fois de sujet et d'acteur.

L'analyse des entretiens montre un refus de l'information quand celle-ci renforce un sentiment d'impuissance et de menace : mieux vaudrait ne pas savoir quand on ne sait pas quoi faire. L'inflation des discours sur le déchet à l'adresse du « public » l'enferme dans une situation paradoxale : l'injonction à la prise de conscience et à la responsabilisation s'accompagnant d'une disqualification de son rôle de partenaire et d'acteur (complexité toujours accrue du problème, mondialisation des enjeux, impératifs de compétences spécialisées...). Le retrait, le refus de l'information constituent une forme de dégagement de cette situation, retrait qui devient impossible quand se dessine un projet d'implantation d'une installation sur le territoire d'appartenance.

L'accès à l'action constitue un facteur essentiel déterminant l'attitude face à l'information et le tri apparaît ici comme une des rares possibilités d'action accessible à chacun. Si l'individu ne peut gérer l'ensemble des déchets, il peut gérer les siens : ses ordures ménagères.

Les attitudes face au tri sont empreintes d'ambivalence : cette pratique impose de rompre avec la mise à distance et l'isolement, elle contraint à une proximité de contact, à une manipulation alors même que la répulsion l'empêche.

Si le tri est susceptible, par l'action qu'il permet, de neutraliser les caractéristiques négatives de l'ordure en les inversant (mélange/séparation, non-maîtrise/maîtrise, désordre/ordre...) et donc de basculer de l'univers de la souillure à celui de la propreté, cela suppose la possibilité de contextualiser cette pratique dans sa signification sociale. Trier n'est envisageable que s'il y a valorisation sociale et de cette pratique (tri et citoyenneté) et de l'objet récupéré en lui donnant de diverses manières une valeur d'usage et une valeur marchande.

La visibilité et la crédibilité des suites données aux opérations de tri à la source sont des conditions indispensables à l'efficacité des actions de communication visant à faire évoluer les pratiques et les représentations face aux déchets.

Bibliographie

Cochin Y. et Lhuillier D. (avec la collaboration de Aymard A., Aymard N. et Hermand C.), *Des déchets et des hommes*, Paris, Université Paris 7, Gerad, 13 rue de Santeuil - 75005 Paris, 1995.

Chesnaux J., *Temps et déchets*, in *Déchets*, Centre Georges Pompidou, 1984.

Douglas M., *De la souillure, La Découverte*, 1992.

Kristeva J., *Pouvoirs de l'horreur*, Seuil, 1980.

Le Poullichet S., *Environnement et catastrophe*, Mentha, 1991.

* Yann Cochin

Sociologue, DER-GRETS - 1, avenue Charles de Gaulle - 92141 Clamart

** Dominique Lhuillier

Maître de conférences, Université Paris 7, Centre Censier - UFR SHC - 13, rue de Santeuil - 75005 Paris